



REVUE DE PRESSE

Shakespeare - Bilal

Une rencontre

Marie Barbier Éditions

Shakespeare
Bilal
—
Une rencontre

MARIE  BARBIER



SOMMAIRE

TV

- 19/10/23** France 4 | *Culture Box* par Daphné Burki
- 25/10/23** Le Figaro TV | *Le Club Le Figaro culture* par Jean-Christophe Buisson
- 21/11/23** France 5 | *C à vous* avec Anne-Élisabeth Lemoine
- 27/11/23** France Info TV | *L'invité du 12/13h* par Émilie Tran Nguyen
- 14/12/23** TV5 Monde | *L'invité du jour* par Patrick Simonin

RADIO

- 04/12/23** France Culture | *Les Midis de Culture* par Géraldine Mosna-Savoie et Nicolas Herbeaux

PRESSE ÉCRITE

- 19/11/23** La Tribune dimanche | Anna Cabana
- 30/11/23** Le Point | Christophe Ono-dit-Biot
- 03/12/23** Le Matin Dimanche | Entretien par Michel Audétat
- 07/12/23** Le Figaro littéraire | Mohammed Aïssaoui
- 29/12/23** Madame Figaro | Dans la tête de... par Minh Tran Huy
- Paris Match | Benjamin Locoge

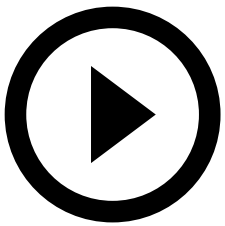
WEB

- 12/11/23** Ligne claire | NS
- 04/12/23** Livres Hebdo | Entretien par Jean-Claude Perrier

TV



Pour regarder l'émission



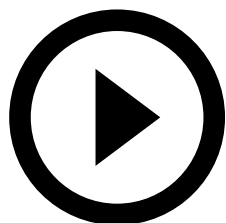
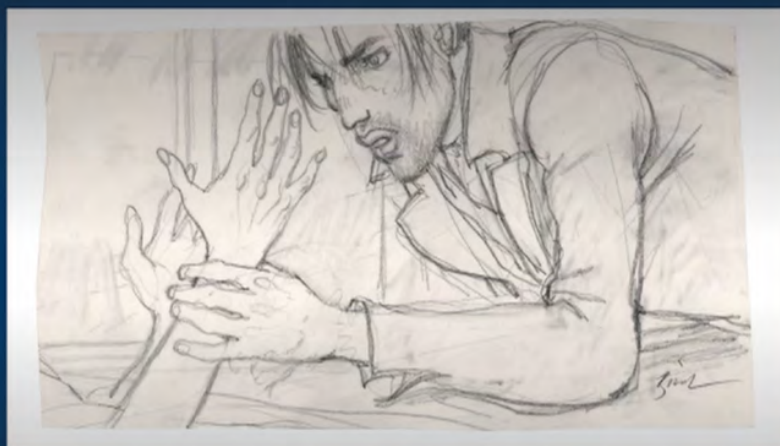
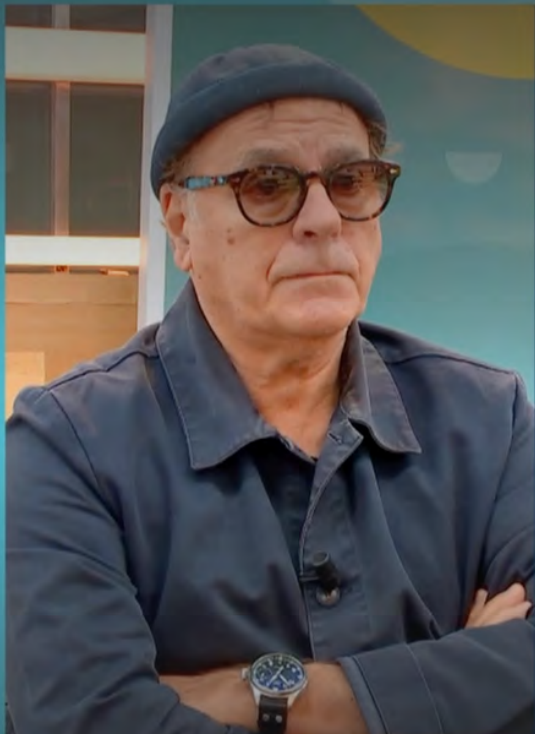
Pour regarder l'émission



Edition : 21/11/23
Journaliste : Anne-Élisabeth Lemoine
C à Vous sur France 5



Pour regarder l'émission



Pour regarder l'émission

Le dessinateur et auteur de BD Enki Bilal était l'invité du 12/13 info, lundi 27 novembre. Il est notamment revenu sur la publication de "Shakespeare - Bilal. Une rencontre", une œuvre introspective.

Le dessinateur et auteur Enki Bilal signe "Shakespeare - Bilal. Une rencontre" (éd. Marie Barbier). Dans cet ouvrage, il explique comment il a adapté "Roméo et Juliette" en bande dessinée en 2011. Pour lui, revenir sur la création d'une œuvre, "c'est un exercice intéressant". "Moi, j'ai rencontré Shakespeare dans ce livre de 2011. Je ne m'attendais pas un jour à avoir à faire ce travail d'introspection. (...) Finalement, on se redécouvre soi-même", explique l'auteur, qui confie qu'il ne relie que rarement ses livres. Selon lui, cet exercice est "un moyen de revoir comment on travaille sur un texte".

RADIO

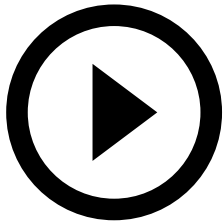
Enki to be or not to Bilal

Lundi 4 décembre 2023

▶ REPRENDRE (29 MIN)



"Julia et Roem", Enki Bilal - Éditions Casterman



Pour écouter l'entretien

L'auteur et dessinateur Enki Bilal nous plonge dans des univers beaux et inquiétants, aux tons gris et bleus, peuplés de femmes évanescentes. Il a ainsi revisité le drame shakespearien "Romeo et Juliette", plaçant les amoureux maudits dans un décor de fin du monde et leur offrant une fin heureuse.

Avec

- **Enki Bilal** Réalisateur, dessinateur et scénariste de bande dessinée français

L'artiste Enki Bilal s'est fait connaître à travers des séries comme La trilogie Nikopol ou La Tétralogie du Monstre. Des oeuvres aux tons dystopiques mais pas éloignées de nous et de notre actualité, dans lesquelles les mondes imaginaires côtoient l'exploration de la nature humaine et nous parlent de l'avenir de notre planète.

Enki Bilal et William Shakespeare

Dans son oeuvre Julia et Roem (Casterman, 2011), deuxième tome de sa Trilogie du Coup de Sang, Enki Bilal revisitait le drame Romeo et Juliette de William Shakespeare en plaçant les deux protagonistes dans un monde hostile, une terre qui s'est révoltée et dans laquelle il faut survivre. Une oeuvre qui, insiste Enki Bilal, n'est pas une adaptation, et qui fait suite à une première rencontre avec Shakespeare, lorsque Enki Bilal avait collaboré avec le chorégraphe et danseur Angelin Preljocaj en imaginant les décors et les costumes du spectacle Roméo & Juliette pour l'Opéra de Lyon en 1991.

Aujourd'hui, le beau livre Shakespeare-Bilal : une rencontre paru aux éditions Marie Barbier en novembre 2023 explore les compagnonnages entre Enki Bilal et Shakespeare.

Enki Bilal souligne en outre la dimension universelle de l'oeuvre du dramaturge : "le monde a beau évoluer, quoique l'on fasse, même si on est au bord d'un précipice, dans les derniers instants on aura peut-être besoin de vouloir s'aimer. Peut-être que la seule chose qui ne change pas dans l'histoire de l'humanité, c'est de vouloir s'aimer. Shakespeare l'a très bien dit."

Jouer avec les codes de la BD

De la BD au livre en passant par le cinéma, Enki Bilal travaille dans la transdisciplinarité.

"J'éprouve peut-être plus de plaisir à l'écriture qu'au dessin" souligne-t-il, lui qui a été heureux de relire son oeuvre Julia et Roem dix ans après sa publication, car il y a "retrouvé la musique" des mots et des phrases.

De fait, c'est parce qu'il ne retrouvait pas cette musique dans la bande dessinée traditionnelle qu'il s'en est éloigné et en a subverti les codes.

Extraits sonores :

- Archive de Angelin Preljocaj issue de France Inter, Jour de Fred, 05/03/2014
- Archive de René Goscinny, Edition spéciale, 24/11/1961
- Extrait du film Bunker Palace Hôtel de Enki Bilal, 1989
- Chanson Juliette & Roméo de Luis Mariano

PRESSE ÉCRITE

LIVRES



RENCONTRE

Enki Bilal: « L'Occident est en train de s'effondrer sur lui-même »

À l'occasion de la sortie du livre d'art « Shakespeare-Bilal - Une rencontre », le plus illustre et visionnaire des dessinateurs de BD livre ses inquiétudes, immenses, sur la marche du monde.

ANNA CABANA

Ce qui vous saisit, dès qu'il ouvre la porte de son atelier près des Halles, c'est la mobilité. De ses yeux, tellement intranquilles; de sa main dont le dos frappe son front dans une pose digne d'un penseur qui mériterait d'être taillé dans le marbre, puis cette même main s'en va retrouver l'autre pour se joindre en prière devant le nez, avant de repartir froler le bonnet qui jamais ne le quitte dans la vie éveillée; tout cela en quelques secondes. L'intensité surveille si bien Enki Bilal qu'il a abandonné à cette géolier le contrôle de son existence. On n'est pas encore assise dans le petit fauteuil en velours lustré que nous a désigné cet artiste de légende à la réputation - méritée - de mythie que déjà il prophétise: « Je pense que l'Occident est en train de s'effondrer sur lui-même. Je suis profondément écœuré par la situation et le comportement de la majorité des politiques. » Avant qu'il n'éteigne le téléviseur au-dessus de nous, on voit s'ébranler le cortège parisien de la marche contre l'antisémitisme. « Au départ, j'ai trouvé l'idée de Gérard Larcher et Yaël Braun-Pivet formidable; on était sur un truc essentiel de survie de la société mondiale. Ensuite, Yaël Braun-Pivet a dit qu'elle ne voulait pas défiler à côté du RN. Sans parler d'Olivier Véran, qui a tenté d'organiser la polémique autour de la participation de Marine Le Pen. Quel manque d'intelligence! Ça renforce Marine Le Pen, parce que les gens ne sont pas dupes... Je ne défends pas le RN, bien sûr que Jean-Marie Le Pen était antisémite; mais en les ostracisant, on leur fait gagner des voix. À moins que ce ne soit fait exprès... Quelle déception! C'est médiocre, d'avoir fait ça. Emmanuel Macron aurait dû dire que la marche était ouverte à tout le monde... Il se reprend, embêté. « Je vous dis ça alors que j'apprécie l'homme. »

Lestement Bilal se laisse tomber dans le fauteuil à côté de nous. On était venue entretenir le dessinateur-peintre-concepteur-décorateur de sa « rencontre » avec Shakespeare qui a culminé quand il a, en 2011, transposé en BD postapocalyptique *Roméo et Juliette*, devenu sous ses coups de plume et de pinceau *Julia et Roem* - une « rencontre » sur la table

de dissection de la créativité qui est désormais l'objet d'un somptueux livre d'art tout juste paru chez Marie Barbier Éditions - et on se retrouve à le laisser parler de ce qui le lie à... Emmanuel Macron. « Je l'aime vraiment bien, il m'a embarqué dans son voyage officiel en Serbie en juillet 2019. Dans le petit Falcon qui nous emmenait à Belgrade, il m'a dit: "Est-ce que vous parlez encore le serbo-croate?" "Ben oui, parfaitement." "Alors vous allez me coacher!" Il a sorti un papier manuscrit recto verso et il a commencé à lire phonétiquement son discours en serbe, j'étais scotché, il y avait très peu de fautes, je l'ai repris seulement à deux ou trois endroits, il a fait un carton quand il a parlé dans le parc de Kalemegdan pour inaugurer le monument de l'amitié franco-serbe.



Il faut un incroyable aveuglement, et même une forme d'hémiplégie intellectuelle, pour ne pas voir ce qu'est l'islamisation du monde

Impressionnant! Il aimerait le trouver aussi « impressionnant » aujourd'hui. Le dos de la main revient devant le front, cette fois pour le cogner. « Je vais demander un rendez-vous pour le lui dire... » Il sourit, un sourire presque aussi vacillant que la flamme d'une bougie - et qui finira dans un soupir. « On est mal barré, mais on va y arriver quand même... Le problème, c'est que je ne sais pas où... La situation est consternante. »

Celui qui avait annoncé la chute des tours du World Trade Center - dans le package, il avait également mis la tour Eiffel; maintenant, dans Bug il la fait pencher... - s'alarme à présent devant nous: « On a laissé le cheval de Troie entrer. Cela fait trente ans que j'annonce à mes copains qu'avec l'islamisme on est foutus. Au moment où les Frères musulmans sont apparus en Afghanistan, j'ai fait *Le Sommeil du monstre*, un livre très dur sorti en 1998 et vendu à 300 000 exemplaires; mon propos était à 100 % inspiré par les Frères musulmans

mais, à l'époque, je ne voulais pas nommer, et donc cibler, une seule religion. Aussi ai-je choisi de parler des trois monothéismes. Dans vingt ans, et probablement moins, peut-être seulement dix, on ne reconnaîtra plus l'Europe. On assiste à la fin d'un monde, d'un grand monde, notre Occident. Et la fin de l'Occident secrète cette espèce de macarthysme à l'envers qui s'appelle le wokisme et qui produit de la haine d'Israël, du capitalisme, de l'homme blanc. Il faut un incroyable aveuglement, et même une forme d'hémiplégie intellectuelle, pour ne pas voir ce qu'est l'islamisation du monde. Comment se fait-il que cela ait échappé à la jeunesse et aux wokistes? Comment peut-on être wokiste, c'est-à-dire intégrer le néoféminisme, et islamo-gauchiste? Je ne comprends pas! Est-ce qu'on a entendu les néoféministes sur les femmes iraniennes? Les associations LGBT qui manifestent pour les Palestiniens savent-elles comment les homosexuels sont traités à Gaza? L'inculture est en train de gagner. Et le politique de s'autoanéantir. « L'inquiétude le brûle, et nous avec, a fortiori quand il nous confie n'être pas mécontent, dans ces circonstances, de ne pas avoir d'enfant. » J'espère que parmi les jeunes qui s'enflamment pour l'avenir de la planète il y en a qui sont également intéressés par l'humanisme... De nouvelles idées doivent naître. Cela ne peut pas venir des politiques d'aujourd'hui. « Ce n'est pas parce qu'il ne vote plus depuis Mitterrand, et plus précisément depuis que Mitterrand l'a déçu, qu'il a renoncé à se passionner pour la politique. Sur la table basse à nos pieds sont étalés les quotidiens du dimanche: *La Tribune Dimanche*, *Le Parisien*, le JDD. « C'est avec cette matière première que je bâtis mon univers; mes thématiques sont nourries par la marche du monde. »

Est-il toujours de gauche? « Je ne serai jamais de droite, ça c'est une évidence. Jamais jamais! Je suis affligé par ce que la gauche est devenue. C'est d'une tristesse... Il n'y a personne à gauche pour dire le réel. Je ne peux plus être de gauche, enfin, de cette gauche-là, je ne peux pas. Il faut lutter contre le fascisme d'un David Guiraud. » Bilal ne se remet pas de cette vidéo captée lors d'une conférence à Tunis où l'on entend le député LFI du Nord accuser Israël d'avoir inventé certains des crimes perpétrés le 7 octobre - jour où Bilal a eu 72 ans: « Le bébé dans le



SHAKESPEARE-BILAL -
UNE RENCONTRE
Marie Barbier Éditions,
192 pages, 35 euros.

four, ça a été fait par Israël; la maman éventrée, ça a été fait par Israël », a prétendu Guiraud en osant au passage attribuer à l'armée israélienne la responsabilité directe du massacre de Sabra et Chatila. « C'est d'une telle perversité! Ce type mérite la prison immédiatement. Il fait peur. Cela me fait penser à un de mes romans préférés, L'Échiquier du mal, de Dan Simmons; ces gens qui sont manipulés mentalement. C'est sidérant. » Sidérant. Le mot reviendra cinq ou six fois sur ses lèvres; sans doute davantage. Comme une virgule. La virgule de l'époque.

On remet Shakespeare sur la table. Le combat pour l'amour absolu n'en a-t-il pas d'autant plus de sens que le monde dérive? N'est-il pas plus que jamais vital de « roméo-et-juliettiser » l'existence? Car l'artiste total est parvenu à jouer avec le mythe, à promener la célébrité tragédie dans les sables ocre de la science-fiction jusqu'à une happy end au dix-huitième degré, sans pour autant manquer de respect à l'amour. « L'amour est ce qui nous reste, et c'est fragile. Il y a quelque chose de beau dans ce combat. Une espèce de ciel bleu qui arrive dans un monde où même de l'amour on ne parle plus. C'est dans les moments les plus terrifiants que les histoires d'amour sont les plus fortes. »

Dans Shakespeare-Bilal – Une rencontre, il rappelle que son chemin artistique a croisé celui du plus grand des dramaturges anglais en 1990, lorsque le chorégraphe Angelin Preljocaj lui a demandé de dessiner les décors et les costumes de son Roméo et Juliette – dans lequel Roméo est un être déclassé vivant sous les ponts et Juliette, la fille du Ceausescu local. Parce que Bilal, comme Preljocaj, a en tête que Roméo aurait très bien pu être un Palestinien amoureux d'une Israélienne, il n'est pas près d'oublier cette représentation qu'ils ont donnée à Tel-Aviv en présence de Shimon Peres à la fin des années 1990. « Le message était limpide. » L'espièglerie point. Et puis s'en va.

« Aujourd'hui, Shakespeare ne pourrait plus faire du Shakespeare. Savez-vous que ses œuvres ont été expurgées de certaines scènes par le comté de Hillsborough, en Floride? Au nom du wokisme des républicains, lequel

répond au wokisme des démocrates. » Censure consécutive à la loi introduite par Ron DeSantis sur les droits parentaux en matière d'éducation qui restreint le débat sur la sexualité dans les établissements scolaires. « Ils ont enlevé ce qui était sulfureux. C'est sidérant. » Une virgule, vous dit-on. « La nuance n'a plus voix au chapitre. Tout est binaire. C'est comme ces libraires qui ne veulent pas vendre les BD de Bastien Vivès! » Bilal fait partie de ceux qui mettent l'autorité dont ils jouissent au service de la liberté d'expression. « On ne place pas comme ça la tête de quelqu'un sur un billot. » Il se lève et trifouille dans des emballages en plastique pour en sortir une petite bouteille de San Pellegrino.

« Desproges me manque, Coluche me manque, Devos me manque. Ce n'est pas avec les humoristes de France Inter qu'on va y arriver. Guillaume Meurice, c'est sans talent, c'est minable, c'est arrogant, c'est ça qui fiche la trouille, ça donne envie de foutre le camp. » Il ne partira pas. « J'ai besoin de la culture française, de ce qu'il en reste; j'ai besoin de me battre pour cette culture. » Ce natif de Belgrade – d'une mère tchèque et catholique qui ne l'a pas baptisé et d'un père bosniaque et musulman qui n'était pas pratiquant – boit deux gorgées d'eau. « Je suis arrivé en France à l'âge de 10 ans. J'ai découvert le français, j'ai trouvé cette langue magnifique. On s'est intégrés; l'intégration ne devrait pas être un gros mot, c'est génial. Ceux qui disent que l'assimilation est dangereuse n'ont rien compris. Quand on est assimilé, les singularités qui tiennent à nos origines peuvent ressortir plus fortement encore. C'est là que se fait le vrai métissage, la vraie hybridation... Celle qui n'existe plus... » Une tristesse passe. Un ange aussi. Croit-il en Dieu? « J'ai une espèce de fascination pour le religieux, j'adore la musique sacrée et les lieux de culte, j'ai un respect profond pour la croyance des autres, que je préfère voir cantonnée au domaine privé. J'étais athée; en vieillissant, je deviens agnostique. Je suis fasciné par le cosmos. » Parle-t-il aux étoiles? Il hésite à répondre. « Ouais... » Est-ce un vrai oui? on demande. « Oui! J'ai mes constellations favorites. J'ai toujours eu une lunette astronomique. » La foi de l'enfance brille furtivement dans ses yeux. Y aurait-il malgré tout un peu d'espoir? « Je compte sur vous pour finir votre article par une note positive. » On a fait ce qu'on a pu. ■



**Desproges me manque,
Coluche me manque.
Ce n'est pas avec les
humoristes de France
Inter qu'on va y arriver.
Guillaume Meurice,
c'est minable**

CULTURE LIVRES

Quand Bilal rencontre Shakespeare

L'artiste visionnaire sublime sa passion pour l'auteur de *Roméo et Juliette* dans un ouvrage magnifique.

PAR CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

« Je veux être Chateaubriand ou rien », avait écrit Hugo, qui nourrissait pour son aîné une admiration sans borne. C'était bien compréhensible, et raccord avec une époque mûre pour le romantisme où l'on pouvait s'écrier avec lyrisme pour conjurer l'ennui : « Levez-vous vite, orages désirés ! » Maintenant que les orages sont là, partout, de l'Ukraine au Proche-Orient, et que l'ennui n'existe plus, liquidé par les écrans de nos smartphones montrant des chefs d'État avec des tronçonneuses, pas étonnant que d'autres filiations artistiques émergent. Et c'est ainsi qu'Enki Bilal, dans un livre magnifique, exprime, de nouveau, sa passion pour Shakespeare, le dramaturge du sang versé et des luttes de pouvoir. Les temps, en effet, sont shakespeariens, et il y a bien quelque chose de pourri dans le royaume global. Cinq ans après un remarquable Flaubert-Druillet, ce nouveau livre, riche d'une soixantaine de dessins à la mine de plomb, est le quatrième d'une collection imaginée par Marie Barbier pour permettre à de grands auteurs de bande dessinée d'exprimer, en textes et en images, les liens profonds qui les unissent à des maîtres de la littérature.

L'occasion pour l'artiste visionnaire à l'intuition intacte, qui a dessiné, avant qu'ils ne se produisent, des événements majeurs comme la désintégration de l'URSS (*Partie de chasse*), les attentats du 11 septembre 2001 (*Le Sommeil du monstre*) et même la guerre en Ukraine et la pandémie (*Bug*), de revenir sur l'un de ses albums les plus beaux, les plus littéraires, les plus gorgés d'espoir, aussi : *Julia et Roem* (2011). Dans cette revisitation bilalienne de *Roméo et Juliette*, l'artiste qui sait tout faire (dessiner, peindre, écrire, filmer, mettre en scène) et avait d'ailleurs conçu pour le chorégraphe Angelin Preljocaj, en 1990, les décors et les costumes de son bal-



Chorégraphique.

L'une des œuvres réalisées par l'artiste en écho au ballet « Roméo et Juliette », d'Angelin Preljocaj, qui lui en avait confié les décors et les costumes, en 1990.

let *Roméo et Juliette*, imaginait que la terre, épuisée par les hommes, se vengeait d'eux par un « coup de sang » climatique mais acceptait d'en sauver certains en leur proposant ce qu'on appelait au Moyen Âge une ordalie : une épreuve qui décidera de leur sort. En l'occurrence, leur faire rejouer *Roméo et Juliette*, mais dans leur propre vie, afin de voir s'ils peuvent rendre l'amour possible. « La planète se demande ce qu'ils ont de plus beau, à savoir l'empreinte de la culture, et ainsi s'ils méritent de vivre », révèle l'artiste dans ce *Shakespeare-Bilal*. Une rencontre qui permet de comprendre ce qui lie le natif de Belgrade à son confrère de Stratford-upon-Avon et comment ses personnages, dans *Julia et Roem*, se sont laissés « vampiriser » pour que la vie triomphe enfin ■

Shakespeare-Bilal. Une rencontre, d'Enki Bilal (Eds Marie Barbier, 192 p., 35 €).

COURTESY ENKI BILAL/MARIE BARBIER ÉDITIONS

« La planète se demande ce que les hommes ont de plus beau, à savoir l'empreinte de la culture, et ainsi s'ils méritent de vivre. » Enki Bilal

Le Matin Dimanche
Dimanche 3 décembre 2023

Cultura 45

BD Enki Bilal publie un livre d'art en forme de rencontre avec l'auteur de «Roméo et Juliette». On y trouve des travaux préparatoires réalisés pour l'album «Julia & Roem». On a demandé au dessinateur s'il croit encore en l'amour.

«Je me suis octroyé le droit de trahir William Shakespeare»

MICHEL AUDÉTAT

La poésie du chaos les habite l'un et l'autre; tous deux savent pousser leurs personnalités dans des situations qui mettent leur humanité au défi: entre William Shakespeare (1564-1616) et Enki Bilal (né en 1951 à Belgrade), on sent comme un air de famille. Il n'est donc pas si surprenant qu'un magnifique livre d'art les réunisse: «Shakespeare-Bilal. Une rencontre». L'auteur de bande dessinée (également peintre et cinéaste) à qui l'on doit «La trilogie Nikopol», les albums de «Coup de sang» et ceux de «Bug» s'installe ainsi dans la collection que l'éditrice Marie Barbier avait inaugurée, il y a cinq ans, avec «Flaubert-Drulllet. Une rencontre». Au cœur de ce nouvel ouvrage figurent les travaux préparatoires (dessins à la mine de plomb et cases originales sur papier teinté) qu'Enki Bilal avait réalisés pour «Julia & Roem» (Casterman, 2011): son «Roméo et Juliette» sur fond de désastre climatique.

Quels ont été vos premiers contacts avec l'œuvre de Shakespeare?

Cela remonte à mes années de lycée, à l'occasion d'une mise en scène théâtrale de «Roméo et Juliette». Je n'étais pas impliqué dans ce spectacle, mais ma fiancée de l'époque l'était et j'avais lu le texte de la pièce. Ma deuxième expérience de Shakespeare est liée au film «Macbeth», de Roman Polanski, qui m'avait beaucoup impressionné. C'est à ce moment-là que je me suis dit pour la première fois qu'il serait peut-être intéressant d'adapter Shakespeare en bande dessinée. Mais je me suis aperçu qu'une adaptation de «Macbeth» existait déjà et qu'elle était d'ailleurs très réussie. Je me suis dit: bon, le terrain est donc occupé. Et je n'ai plus pensé à Shakespeare jusqu'au début des années 90, quand le chorégraphe Angelin Preljocaj m'a confié les décors et les costumes de son ballet «Roméo et Juliette» pour l'Opéra national de Lyon.

Vous y revenez en 2011 avec l'album «Julia & Roem», qui renvoie à «Roméo et Juliette». Vous dites avoir retenu du texte de Shakespeare «un parfum». Qu'entendez-vous par là?

Comment définir un parfum? On peut difficilement décrire ce qui relève de ce sens étranger aux domaines de l'écrit, de l'image ou de la musique: l'olfactif n'appartient qu'à lui-même. Dans un sens plus large, je dirais que le parfum est pour moi tout ce dont on reste imprégné quand on a aimé une œuvre. C'est ce qui subsiste quand elle a été digérée et transformée par la mémoire; c'est comme une écume. Ce parfum qui me restait de Shakespeare, c'est ce qui m'a servi pour me lancer dans «Julia & Roem» et pour aller jusqu'au bout avec l'excitation du défi. Le parfum, c'était le désir.

Et ce parfum vous a ramené au texte de Shakespeare.

Il m'a fallu en effet me replonger dans la lecture de «Roméo et Juliette» de manière presque technique. Je me suis concentré sur la mécanique de l'engrenage funeste, fatal, qui conduit à la mort des amants: il me fallait la mécanique pure. En me lançant dans «Julia & Roem», je m'étais octroyé le droit de trahir Shakespeare et j'ai été tout de suite séduit par l'idée de lui imposer un happy end. À ma connaissance, cela n'avait jamais été fait.

Qu'y a-t-il derrière cette envie de conjurer la fin tragique de Roméo et Juliette?

Dans mes albums, je m'impose des thématiques très lourdes et je montre des moments difficiles de l'âme humaine. Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autre remède susceptible d'apporter un soulagement que l'amour: il ouvre des perspectives qui sont douces. Cela dit, quand j'ai fait «La couleur de l'air», le troisième volet de la



«Baudelaire m'a fait comprendre, aux alentours de mes 14 ans, que la langue française est absolument sublime.»

Enki Bilal, dessinateur de BD

trilogie «Coup de sang» qui succède à «Julia & Roem», je me suis empressé de séparer le couple. Leur histoire n'a donc pas duré: même un amour aussi mythique ne tient pas.

L'écrivain Georges Perec disait qu'il se donnait des contraintes pour être libre. Cela correspond à votre manière de jouer avec le texte de Shakespeare?

Oui, totalement. Et cela correspond même à tout ce que j'ai fait depuis que je travaille seul, après les albums que j'ai adoré faire avec Pierre Christin. Je me donne à chaque fois des contraintes qui sont en quelque sorte des «visions». Bien sûr, je n'ai rien d'un devin. J'essaie simplement de me projeter visuellement dans un avenir proche. Ces «visions» sont en effet des contraintes: je dois m'efforcer de les rendre lisibles, cohérentes, sans vouloir délivrer de message. Mais elles stimulent ma liberté quant aux moyens pour les rejoindre. Cette liberté tient également au fait que j'écris en temps réel, sans faire de synopsis. Là, je viens de rentrer de mon atelier où je travaille sur «Bug Livre 4». Hier encore, je ne savais pas quelle séquence succéderait à celle que j'étais en train de terminer. Et j'étais loin d'imaginer l'idée qui m'est venue aujourd'hui, sur le chemin de cinq minutes entre mon atelier et mon domicile. Cette liberté, je l'ai acquise parce que je n'ai plus besoin, pour convaincre un éditeur, de lui donner un script avec un début, un milieu et une fin. Mes éditeurs me font maintenant confiance.

Une planche de l'album «Shakespeare-Bilal. Une rencontre». Enki Bilal. Hannah Assouline



À LIRE «Shakespeare-Bilal. Une rencontre», Éditions Marie Barbier, 192 p.

Aujourd'hui il y a sans doute des Roméo et Juliette Ukrainiens et Russes, Israéliens et Palestiniens, Arméniens et Azéris... Vous pensez que cette vieille histoire conserve tout son sens et sa force?

Au début des années 90, j'ai accompagné en Israël le ballet «Roméo et Juliette» pour lequel j'avais collaboré avec Angelin Preljocaj. Je me souviens d'une représentation en présence de Shimon Peres que j'ai rencontré. À l'époque, oui, ça avait du sens, une Juliette Palestinienne et un Roméo Israélien. Ou l'inverse. Ou encore une Juliette Croate et un Roméo Serbe puisque la Yougoslavie était en train d'éclater. Aujourd'hui, avec ce qui est arrivé entre Israël et les Palestiniens après l'horrible attentat du 7 octobre, j'ai l'impression que leur histoire serait tout juste bonne à énerver les extrémistes de chaque côté. Je pense que Roméo et Juliette sont devenus... Comment dire? Incongrus, oui, c'est le mot. Il est vraiment triste de se dire que les plus belles histoires deviennent incongrues.

«Pour l'instant, je n'ai pas trouvé d'autre remède susceptible d'apporter un soulagement que l'amour.»

Vous êtes devenu un agnostique de l'amour?

Non, j'y crois parce que j'ai vécu l'amour et parce que je le vis encore. L'agnostic attend la preuve, mais moi, je l'ai eue. Ce qui me désole, c'est plutôt que nous vivons dans une société où l'amour se retrouve étouffé et passe au second plan. Qu'en reste-t-il quand on s'enferme dans les postures du communautarisme? Quelle place lui laisse le néoféminisme qui est si idéologique et si fermé? À cet égard, l'amour reste plus que jamais porteur d'ouverture. Ouvrons les fenêtres, respirons et aimons-nous!

Vous déplorez que la gauche laisse la critique du wokisme à la droite?

Oui, parce qu'elle s'en rend ainsi complice. La gauche française n'a pas travaillé et n'a rien imaginé depuis la chute du mur de Berlin: elle s'est contentée d'agiter un épouvantail nommé Front national puis Rassemblement national. Dans un siècle, quand les historiens se pencheront sur notre époque, ils seront stupéfaits de découvrir que la vie politique française a été tannée pendant plus de quarante ans par une certaine famille Le Pen. Cette gauche a délaissé les ouvriers, qui se sont barrés au Front national, pour les remplacer, elle s'est trouvée des nouveaux damnés de la terre: les musulmans. C'est le cheval de Troie qui a permis aux islamistes de s'installer. Quand je lis les livres de Gilles Kepell ou de Boualem Sansal, je me dis que la gauche est coupable d'avoir laissé les choses se dégrader: elle a refusé de voir ce qui était en train de se passer.

À part Shakespeare, un autre écrivain passe la tête dans votre œuvre: Charles Baudelaire dans «La trilogie Nikopol». Il compte beaucoup pour vous?

Quand je suis arrivé en France à l'âge de 9 ou 10 ans, en ayant quitté un pays qui n'existe plus, la Yougoslavie, j'ai dû apprendre le français sur le tard. Parmi les livres qui m'ont marqué dans cet apprentissage, il y a d'abord ceux de Baudelaire. Je ne comprenais pas toujours ce qu'il voulait dire; il m'arrivait de m'arracher les cheveux en le lisant. Mais il m'a fait comprendre, aux alentours de mes 14 ans, que la langue française est absolument sublime.

Enki Bilal a rencontré Roméo et Juliette

C'était en mai 2011, Enki Bilal adaptait la plus célèbre histoire d'amour créée par William Shakespeare. Sous les traits de l'artiste né à Belgrade, dans l'ex-Yougoslavie, cela donnait *Julia & Roem*.

Une transmission mémorable qui transposait à l'ère moderne les tout jeunes amants de Vérone dans un univers apocalyptique, dévasté et onirique. Une réussite, sans doute parce que Bilal s'était totalement affranchi des contraintes créatives, ce qui était la meilleure manière de respecter le grand maître. L'éditrice Marie Barbier a eu l'excellente idée de lui demander de raconter cette « rencontre » (l'ouvrage s'inscrit dans cette collection intelligente, où l'on découvre Flaubert et Druillet, Pétrone et Blutch ainsi que Tolstoï et Rabaté). La préface (elle n'est pas signée, mais on suppose que c'est

Marie Barbier) explique la genèse du projet. Deux entretiens ainsi que les travaux préparatoires à la création de *Julia & Roem* montrent l'œuvre en construction. L'aventure éditoriale

et artistique est tout simplement fascinante. Bilal entre dans les détails, il dit à quel point il a voulu faire un contre-pied pour rester au plus près de ce qu'il considérait la vérité de l'œuvre :
« C'est par la couleur que ça passera. Ou plutôt la non-couleur. Le monochrome, en un mot... On sait que la couleur a toujours eu des effets moteurs sur

mes histoires. Je décide donc que la non-couleur aura ce même rôle. » Ce qui ne l'empêchera pas d'ajouter de fines touches de rouge et de bleu. Ce faisant, Bilal invente des images. Du grand art.

MOHAMMED AÏSSAOUI



**SHAKESPEARE
BILAL
UNE RENCONTRE**
Marie Barbier Éditions,
194 p. illustrées, 35 €.

WEB

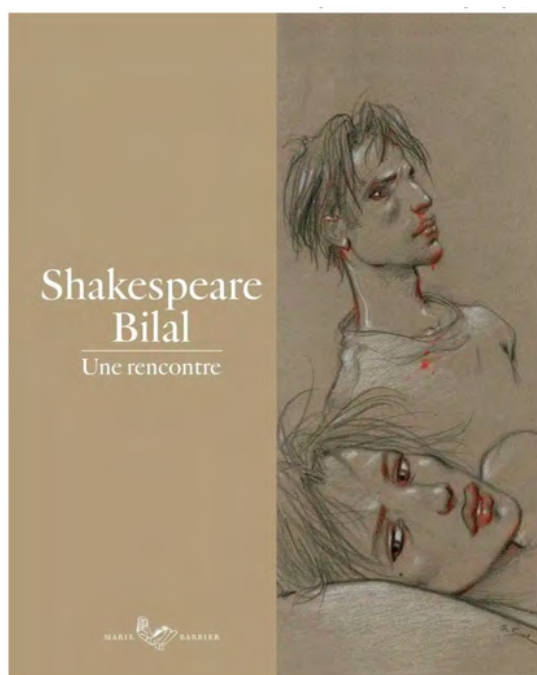
[Accueil](#) » [Albums BD](#) » Shakespeare – Bilal : Une rencontre, Tirage de luxe

Shakespeare – Bilal : Une rencontre à ne pas manquer

12 novembre 2023 16h00

Vues: 260

Un album pour se faire un beau plaisir à Noël. Avec ce quatrième opus de la collection Une rencontre des éditions Marie Barbier, Shakespeare-Bilal se penche sur l'adaptation de Roméo et Juliette de William Shakespeare par Enki Bilal. Publié en 2011, Julia et Roem reste l'adaptation la plus audacieuse en bande dessinée, et au-delà, du mythe shakespearien. Elle convoque le théâtre, le cinéma, la peinture, mais aussi la danse. Tirage de luxe en édition limitée à 280 exemplaires. Chaque exemplaire de 192 pages est accompagné d'une sérigraphie originale numérotée et signée par l'artiste avec dos toilé. L'album sort le 10 novembre 2023.



Cet ouvrage de qualité et d'exception comprend un entretien exclusif, où l'auteur-dessinateur revient sur les multiples rebonds de cette aventure artistique, qui est bien sa seule reprise d'un texte universellement connu, dans un hommage au long cours à la poésie. On y ajoute une iconographie riche d'une soixantaine de dessins à la mine de plomb sur calque et également de cases originales sur papier teinté. Le trait est à l'honneur dans l'esprit de cette monochromie revendiquée par l'artiste comme un retour à un dessin épuré. Sans oublier deux textes investiguant sur les liens d'**Enki Bilal** à **William Shakespeare**, les affinités électives entre leurs univers, et ce que l'artiste a très précisément gardé de l'œuvre-source.

Enki Bilal : « L'image est en grand danger »



Enki Bilal dans son atelier à Paris. - Photo Olivier Dion

Après ses débuts marquants à *Pilote*, à l'aube des années 70, en plein essor de la BD pour adultes, **Enki Bilal** s'est imposé comme un maître du neuvième art, avec son imaginaire bien particulier, qui culmine dans des albums comme *Partie de chasse* (Dargaud, 1983, sur un scénario de Pierre Christin), ou encore la trilogie *Coup de sang* (Casterman, 2009-2014). Mais assez vite, il s'est affranchi de ce cadre, exprimant son talent dans d'autres domaines : cinéma (à partir de *Bunker Palace Hotel*, en 1989), spectacles (par exemple décors et costumes pour *La Bohème*, de Puccini, en 2016), littérature (*Nu avec Picasso*, « Ma nuit au musée », Stock, 2020)... Surtout, il est devenu un artiste à part entière, dont les dessins et les tableaux sont exposés dans des galeries, et atteignent en ventes publiques des prix conséquents. Il n'y a qu'Hergé pour faire mieux !

Enki Bilal est une tête chercheuse, sans cesse à la recherche de nouveaux moyens d'expression, de canaux pour sa création foisonnante. Il s'est prêté à l'exercice de la collection « *La rencontre* », dans un album qui raconte ses expériences dans l'univers de Shakespeare, comment il a travaillé, par deux fois, sur *Roméo & Juliette*, montrant les dessins préparatoires, le *making of* du projet. Dans l'entretien qu'il nous a accordé, il revient aussi sur son parcours, et sur son métier « d'homme d'image », qu'il sent menacé à la fois par certaines technologies, et par l'esprit général de la société.

Livres Hebdo : Comment avez-vous été amené à vous intéresser à *Roméo & Juliette* ?

Enki Bilal : Shakespeare, je l'avais un peu lu au lycée, mais sans plus. J'aimais bien sa langue, et cet univers onirique. Et puis, en 1990, le chorégraphe Angelin Preljocaj, un « voisin balkanique » puisque sa famille est originaire du Monténégro et la mienne de Serbie, me contacte pour réaliser les décors, les costumes et l'affiche de son adaptation de la pièce. La guerre en ex-Yougoslavie venait de commencer, et j'ai vu dans la lutte entre les Serbes et les Croates une transposition de la haine entre les Capulet et les Montaigu. Un peu comme ce qui se passe en ce moment entre Israël et la Palestine. Le ballet a été monté en 1990 à l'Opéra de Lyon, avec succès, je l'ai même accompagné quand il a été présenté en Israël, en présence de Shimon Peres. Puis, il a été repris à Aix-en-Provence, où Angelin Preljocaj a sa propre compagnie et son lieu. Ensuite, en 2009, je me suis lancé dans la trilogie *Coup de sang* (Casterman, 2009-2014), dont l'idée était que la planète se révoltait contre l'humain. Le second volume, paru en 2011, était constitué par *Julia et Roem*, librement inspiré de la pièce, parce que, pour moi, il fallait que l'histoire se termine bien. J'ai bien aimé cette histoire post-apocalypse (non montrée) où tout a disparu, sauf la mémoire.

Comment inventez-vous ? Est-ce le texte qui vient en premier, ou

d'abord l'image ?

Il n'y a pas de règle. Je suis un auteur libre ! L'image peut venir d'abord, ou le texte. J'aime autant écrire, sinon plus, que dessiner. Pour un album de BD, je détermine moi-même le nombre de pages, les cases que je dessine d'abord avec un crayonné, sans texte, ce que montre le livre *Une rencontre*. Je suis très attaché au papier, à sa sensualité. Mais bien vite, je me suis affranchi des contraintes strictes de la BD, avec ses phylactères.

Comment votre aventure a-t-elle commencé ?

Par ma rencontre avec René Goscinny, vers 1970. Après trois mois passés aux Beaux-Arts, où j'avais été déçu par le niveau et la prétention des gens, j'ai participé à un concours de dessins organisé par *Pilote* pour les moins de vingt ans. J'ai remporté le premier prix. C'était une porte qui s'ouvrait. Goscinny était très impressionnant, mais très drôle et bienveillant. Ma première contribution à *Pilote* s'intitulait *Fin*. « *Ça commence bien !* », m'avait dit Goscinny. Ensuite, il y a eu ma rencontre avec le scénariste Pierre Christin, qui a été une vraie chance. On a fait ensemble plusieurs albums, dont *Partie de chasse* a constitué le sommet. Mais on était arrivés au bout de quelque chose. Je voulais travailler seul, j'avais commencé à peindre et j'y prenais du plaisir. Les années 70-80, c'était l'âge d'or de la BD franco-belge. Elle était inventive, audacieuse et rayonnait à l'étranger, aux États-Unis, au Japon. Il y avait de nombreux talents, et une vraie émulation entre eux. Les journaux, *Spirou*, *Tintin*, *Pilote*, puis (*A suivre*), jouaient un rôle important. Tout ça s'est ensuite délité. Aujourd'hui, les jeunes générations ne liraient plus un magazine de BD. Et, paradoxalement, puisqu'il y a trop d'images partout, l'image est en danger, l'image de créateur. D'abord à cause des logiciels et parce qu'en France la BD n'a toujours pas sa place en tant qu'art. Ici, c'est toujours le verbe roi. L'image n'est pas validée par le milieu intellectuel. Et puis, à cause du wokisme qui nous arrive tout droit des États-Unis, l'imaginaire va devenir dangereux. Oui, l'image est en grand danger...

Vous êtes considéré désormais comme un artiste à part entière, et vous avez beaucoup de succès.

Ça date de mon premier film, *Bunker Palace Hotel*, sorti en 1989, et de *Roméo et Juliette*, justement. Mais je n'ai jamais abandonné la BD, parce que je m'y sens libre, et que je suis « bankable ». Dans ma génération, j'ai été le premier à vendre des dessins chez Artcurial, et à exposer en galerie. Ensuite, Druillet ou Moebius s'y sont mis. C'est là, au début des années 90, que j'ai commencé à peindre. J'avais terminé *Froid Equateur* (Les Humanoïdes Associés, 1992), qui avait été élu meilleur livre de l'année par le magazine *Lire*. Ce qui n'avait plu ni au milieu littéraire, ni au milieu de la BD ! J'ai exposé des tableaux grand format, reproduits dans l'album *Bleu sang* (Christian Desbois Editions, 1994), lequel s'est vendu à 40 000 exemplaires. Même si je n'ai pas la mentalité du peintre traditionnel, et que je reste sur mes thématiques, la peinture me permet de toucher un autre public.

Là aussi, vous êtes « bankable » ?

Un tableau coûte entre 80 000 et 200 000 euros. Et une planche de *La femme piège* (Les Humanoïdes Associés, 1986), s'est vendue 380 000 euros.

Que pensez-vous de ces séries de BD qui, après la mort de leur créateur, sont reprises par d'autres, scénaristes et dessinateurs ?

Je ne sais pas quoi en penser. Bien sûr, c'est pour des raisons commerciales. Mais il y a aussi une question de nostalgie, comme quand Floch reprend *Blake et Mortimer*. Ça peut choquer certains, car le lecteur de BD traditionnel est sans doute le plus conservateur qui soit.

Votre prochain projet ?

Dans un an, je publierai chez Casterman le livre 4 de ma série *Bug*. C'est long à faire, un album !

Shakespeare Bilal, Une rencontre, Marie Barbier, 192 p., 35 €